



Anna Colin Lebedev @colinlebedev Sun Dec 18 16:57:31 +0000 2022

Dès 1994, les Comités des mères de soldats de Russie avaient joué un rôle central en tant qu'interlocuteur des Tchétchènes. Les Mères représentaient, dans cette guerre-là, l'humanité partagée, en allant sur le front pour récupérer leurs fils, avec l'aide des Tchétchènes. ■1/5 <https://t.co/KgDmbPOoWQ>

Vers le 20 décembre 1994, un groupe de femmes tchétchènes est arrivé dans le bureau du Comité à Moscou, avec une liste de prisonniers russes. Elles venaient sur l'initiative du chef tchétchène Doudaïev qui se disait prêt à rendre à leurs familles les garçons capturés lors des attaques du 26 novembre et du 10 décembre, si, en échange, le Comité des mères de soldats demandait aux autorités russes l'arrêt de la guerre. Doudaïev souhaitait montrer par ce geste que les Tchétchènes n'étaient pas les bandits et les barbares que les militaires se plaisaient à décrire, mais un peuple poussé à se défendre et qui comprenait la détresse des familles dont les enfants combattaient.

Nous étions donc munies de cette liste de près de cent noms. Il fallait à présent trouver le moyen d'aller en Tchétchénie chercher les garçons. Je me suis adressée aux journalistes pour qu'ils nous aident à retrouver les parents de ces soldats. Aucun des journaux que nous avons contactés n'a accepté de diffuser l'information, sauf le quotidien *Izvestia*. Ils ont immédiatement publié la fameuse liste, en demandant aux parents qui avaient repéré le nom de leur fils de prendre contact avec le Comité des mères de soldats.

Les parents ont commencé à appeler et à affluer de partout. Un premier groupe de femmes prêtes pour le départ s'est constitué. Enivrée par nos succès auprès des militaires lors de l'affaire de l'île Russe, j'espérais naïvement qu'ils nous prêteraient une fois de plus un avion pour la Tchétchénie. Mais cette fois, la guerre dictait ses propres priorités, au nombre desquelles ne figuraient pas les Mères de soldats : j'ai essuyé un « non » franc et massif.

Les femmes s'impacientaient, folles d'angoisse, dans nos couloirs, et nous ne trouvions toujours pas de solutions pour rejoindre une Tchétchénie en guerre et parvenir jusqu'à l'état-major tchétchène à Grozny. L'inquiétude nous gagnait.

Peu de temps avant les fêtes de fin d'année, est arrivée au Comité une maman qui était déjà venue auparavant. Elle demanda à me

parler. Comme l'affaire n'avait pas l'air urgente, je l'ai priée de patienter un peu sur la banquette. Pendant plus d'une heure et demie, elle nous a vues galoper dans tous les sens, essayer de téléphoner, parler aux soldats et aux parents. À un moment donné, je suis néanmoins venue à elle. C'est alors que, le plus tranquillement du monde, elle m'a dit : « Je sais comment aller jusqu'à l'état-major de Doudaïev. »

Frappée de stupeur, je me suis laissée tomber à côté d'elle.

Cette femme, Tatiana, m'a expliqué que son fils servait dans une garnison située à la frontière entre la Tchétchénie et le Daghestan. Il suffisait de prendre le train jusqu'à Kizlar, puis un bus jusqu'à Khassaviourt. À la frontière, son fils nous indiquerait où se trouvait le poste tchétchène le plus proche. Une fois là, les Tchétchènes nous donneraient un guide qui nous conduirait à Doudaïev. Si le Comité lui payait le billet, Tatiana acceptait de nous accompagner.

L'arrivée de cette femme était un miracle en soi, mais sans doute un miracle ne vient-il jamais seul car, précisément à ce moment, nous avions un peu de trésorerie. Un financement pour un projet de contrôle citoyen dans les forces armées nous avait été octroyé et la première tranche venait juste de nous être versée. J'ai pu financer le train pour Tatiana, ainsi que pour les mères qui manquaient d'argent.

Cependant, acheter un billet pour près de soixante femmes n'était pas seulement une question d'argent en 1994. Nous avons dû rassembler les papiers d'identité des mères et les porter à la Douma d'État, où des députés nous ont aidées. Le ciel était visiblement de notre côté, car tout s'est bien passé et, le 6 janvier 1995, le premier groupe de mamans a embarqué pour la Tchétchénie.

Trois membres du Comité ont réussi à monter à bord d'un avion militaire. Elles sont parties chargées de dizaines de kilos de colis pour les soldats. En fait, depuis la publication de la liste des prisonniers, beaucoup de mamans nous appelaient juste pour demander

de transmettre un courrier ou un petit paquet à leur fils. Avec inconscience, je leur disais qu'un voyage était en préparation et qu'elles pouvaient venir déposer leur colis directement au Comité. La montagne de paquets grandissait de jour en jour, il n'était pas concevable de charger davantage les mères qui prenaient le train. En même temps, comment revenir sur notre promesse ? Il m'a fallu remonter jusqu'au chef de l'état-major général pour trouver une place pour nous et nos paquets dans un avion militaire pour Mozdok, en Ossétie du Nord, non loin de la frontière tchétchène. Les garçons ont reçu leurs colis.

Peu avant le départ du premier groupe de mères en Tchétchénie, dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, les troupes russes ont attaqué Grozny. Cette attaque fut l'une des plus meurtrières, et des milliers de soldats russes y ont trouvé la mort. C'est le cas de la tristement célèbre brigade n°131 de Maïkop, entièrement décimée, mais aussi de beaucoup d'autres. Pendant ce temps, tout le pays portait des toasts, dansait et espérait que l'année 1995 se déroulerait dans la joie.

J'attendais avec inquiétude le retour de mes collègues : que nous réservait cette guerre ? Quand elles sont rentrées trois jours plus tard, j'ai su que mon angoisse était justifiée. Mozdok était un avant-goût de ce qui nous attendait. Sur l'aérodrome de la ville, dans une crasse indescriptible, les soldats déchargeaient des hélicoptères les brancards avec des blessés et des morts. Les appareils se posaient en une noria incessante. Les hôpitaux militaires étaient submergés, incapables de faire face à ces corps littéralement déchiquetés. Alors que les communiqués officiels parlaient de victoires écrasantes sans victimes côté russe, on dénombrait plus de soixante-dix morts quotidiens et au moins cinq fois plus de blessés. De ce jour, nous n'avons plus tenu compte d'aucune information officielle.

La Russie s'était engagée dans une guerre meurtrière. Fugitifs, prisonniers, tués, disparus : des milliers de vies de garçons allaient être broyées. Pendant près de trois ans, les Mères de soldats vont lutter de toutes leurs forces pour chacun des garçons. Plus que jamais, nous avons conscience de notre place dans la société, une place que nous aurions aimé ne pas avoir à occuper.

Aujourd'hui, le Conseil des femmes et mères, mouvement «nouvelle génération», adresse une lettre aux autorités (au Comité d'investigation) pour dénoncer la haute trahison que représente l'échange de prisonniers du bataillon Azov accepté par la Russie. 2/5

<https://osvr.website/zayavlenie-soveta-materey-bastrykinu/>

Le mouvement rejoint donc l'opposition militariste à Poutine qui demande de frapper encore plus fort l'Ukraine, dénonce la mollesse des attaques et les « arrangements » de l'ombre qui expliquent les échecs russes sur le terrain. Le contraste avec 1995 est frappant. 3/5

N'en tirons pas des conclusions trop rapides ou trop essentialistes. Ce contraste nous montre l'assèchement de l'espace politique, où la seule opposition qui peut s'exprimer est celle qui est plus radicale encore que le pouvoir, plus violente que les autorités. 4/5

Il nous montre aussi la puissance du cadre interprétatif de la « guerre juste contre les néo-nazis » qui a eu huit années pour imprégner les consciences des Russes. Rien de tel pour la Tchétchénie. 5/5 fin■

(Texte du tweet 1 tiré du livre ci-dessous)

<https://www.leslibraires.fr/livre/151526-les-petits-soldats-le-combat-des-meres-russes--valentina-melnikova-anna-lebed>